

CHAPITRE XIV.

DE LA SOCIABILITÉ, LOI MORALE DE LA NATURE.

Il faut juger de la nature par le fini ou la perfection ou elle tend. (ARISTOTE, *Politique*, liv. I, ch. II.)

L'amour de Dieu ne saurait exister sans l'amour des hommes, ou plutôt, c'est parce qu'il y a un Dieu que les hommes s'aiment. De là la sociabilité, seconde loi de la nature, qui imprime le mouvement au monde en même temps qu'elle le soumet à notre domination.

Car, et ceci méritait bien d'être observé, au commencement des choses les hommes se trouvèrent réunis par l'amour. Les liens de famille sont la véritable origine des sociétés ; viennent ensuite les intérêts humains, plus ou moins larges, plus ou moins généreux ; ils resserrent le lien, ils aident à l'accomplissement de la loi, mais ils ne font pas la loi, et quelquefois même ils la blessent. La sociabilité, c'est donc l'amour de Dieu et des hommes. Ne cherchez pas les lois de la nature dans des passions étroites, dans des intérêts isolés ; cherchez-les dans ce qu'il y a de plus beau et de plus pur ; elles s'éten-

dent toutes au genre humain, et du genre humain à Dieu.

Autour de nous, et en nous, tout est prévu, tout est combiné pour l'accomplissement de cette loi. L'homme isolé ne peut rien ; il n'éprouve pas même le désir de son propre bien-être. Les arts, les sciences, la philanthropie, les grandes idées morales, sont les fruits de la civilisation et l'œuvre de la société. Il faut à l'homme des compagnons et des rivaux ; il lui faut une ville, un pays, une patrie, un monde ; bien plus, il lui faut l'immortalité. Quand il n'a pas tout cela, son intelligence sommeille, son âme s'engourdit ; il est incomplet.

D'où il suit nécessairement que l'homme doit beaucoup aux hommes, car il ne serait rien de ce qu'il est, s'il vivait seul. Sa fin ne s'accomplit que dans l'humanité. Il est partie d'un tout qui marche vers Dieu ; et c'est uniquement parce qu'il participe aux idées de tous, aux œuvres de tous, à la puissance de tous, qu'il peut se dire maître de l'univers. Sa grandeur ne vient pas de lui, elle vient du genre humain, le progrès commun et universel le fait ce qu'il est. L'homme ne sera donc tout ce qu'il peut être, il n'arrivera au faite de la toute-puissance physique, intellectuelle et morale, que lorsque le genre humain ne formera qu'une nation.

Signalons ce fait, savoir, que sa grandeur diminue dès qu'il se sépare du genre humain, et qu'elle augmente dès qu'il s'en rapproche.

Voilà pourquoi l'homme qui se trouve placé, comme le sauvage, loin de l'action de la pensée humaine, cesse presque d'être homme. Réduit à lui-même, son âme sommeille, il faudrait le mouvement de toutes les âmes pour le réveiller.

Et voyez comme tout se rapetisse autour de l'homme isolé des hommes. La patrie, pour le sauvage, c'est une forêt ; l'humanité, c'est la tribu ; et Dieu, c'est un fétiche, un morceau de bois. Le sauvage n'est homme ni par l'intelligence, ni par les développements de l'âme : la sociabilité est donc une loi, car seule elle fait l'homme complet.

Ne dites donc pas que la loi de la nature est l'état sauvage. Toute l'éloquence de Rousseau ne peut faire que la vie d'un Cafre ou d'un Mohican ne soit pas le cercle le plus étroit de l'âme et de la pensée humaine. Si la création a un but, il ne saurait être que dans le développement de ce qu'elle donne. Ainsi l'état de nature pour le tigre sera la vie sauvage ; l'état de nature pour l'homme sera la société.

L'erreur de Rousseau est d'avoir confondu l'état sauvage avec l'état de nature. Il n'a pas vu que l'état de nature chez les animaux, qui n'ont pas d'âme, est un instinct, c'est-à-dire une vie toute faite ; tandis que l'état de nature chez l'homme, qui n'a point d'instinct, est le développement des facultés de l'âme et de l'intelligence, c'est-à-dire une vie non encore faite, qui dans chaque individu peut se varier à l'infini, et qui ne peut se compléter que dans la société.

Donc plus l'homme sera éclairé, plus il s'approchera de l'état de nature, ou plutôt de l'état de sa nature, qui est le développement de toutes ses facultés. En effet, qu'y a-t-il entre l'homme civilisé et la nature ? — des ignorances et des préjugés que la civilisation tend à détruire. Qu'y a-t-il entre la nature et l'homme sauvage ? — Une plus grande masse d'erreurs et de misères que l'état sauvage tend à perpétuer. Ce qui sépare l'homme civilisé de l'homme sauvage ce sont les sciences, sans lesquelles nous ne saurions rien de l'œuvre de Dieu ; l'amour du prochain, sans lequel nous retomberions dans l'état de guerre d'homme à homme, de tribu à tribu, de peuple à peuple ; enfin la connaissance d'un seul Dieu, qui établit la fraternité humaine, et sans laquelle nous mourrions dans les superstitions du grisgris et dans les horreurs de l'anthropophagie.

Ne voyez-vous pas que chez le sauvage les plus belles qualités de l'homme restent à l'état de sommeil, tandis que ses facultés animales les plus terribles se développent avec une énergie effrayante ? Il faut à l'homme sauvage les qualités du loup, du tigre, du lion, du serpent, toutes les férociétés, tous les instincts de la brute, et cela sous peine de mort : au contraire, il faut à l'homme social la piété, la charité, l'humanité, toutes les facultés de l'être intellectuel et religieux, et cela sous peine de retomber à l'état sauvage. Oseriez-vous dire que ceux-là ne sont pas plus près de la nature qui sont le plus près de Dieu et des hommes ?

L'état sauvage n'est donc pas l'état de nature, mais bien plutôt l'état contre nature. A défaut d'autres preuves, il suffirait d'alléguer l'horrible misère qui décime les tribus errantes de l'Amérique du Nord. John Tanner en a tracé l'histoire, non comme un simple voyageur, mais après trente années de séjour dans ces déserts, où lui-même vécut de la vie sauvage. Cette vie à laquelle les poètes et les philosophes ont prêté tant de charmes, c'est la vie de la brute, relevée par quelques sentiments de pitié et d'hospitalité, cette vertu des peuples barbares. Du reste, rien hors de là qui soit digne de l'homme. La journée du sauvage se passe comme celle de l'animal à chercher sa proie sans autres pensées. L'intelligence semble ne lui avoir été donnée que pour servir aux besoins de son estomac ; et cependant il arrive toujours une heure, heure fatale, où ses forces s'épuisent, où ses ruses lui font défaut, et où après des fatigues inouïes il meurt de faim avec toute sa famille au milieu des forêts qui lui refusent une proie. La vie du sauvage n'est que le supplice d'Ugolin transporté dans le désert, et interrompu de temps à autre tantôt par une chasse, tantôt par des sacrifices humains. Alors les forêts retentissent de cris de joie et de chants de mort : la faim du sauvage, la faim de l'homme s'est apaisée dans les horribles délices d'un festin de cannibales.

Tels sont les mémoires de Tanner¹ ; telles sont les

¹ Mémoires de John Tanner, ou Trente années dans les déserts de l'Amérique; publiés à New-York, 2 vol. in-8.

vertus et les délices de la vie sauvage. Et après cette lecture, on sera peu touché, je pense, des déclamations de Rousseau sur ce qu'il lui a plu d'appeler l'état de nature : le fait brutal est venu tuer le paradoxe éloquent.

La sociabilité est donc imposée au genre humain ; c'est la condition de sa vie, une seconde création qui donne à l'homme toute sa valeur : car non-seulement elle l'arrache à ses barbaries, mais elle trouve en lui des vertus et des sentiments qui mourraient sans elle. L'état sauvage, comme l'état barbare, peut produire Gengiskan, mais il ne saurait produire Alexandre ; il ne saurait produire ni Platon, ni Socrate, ni Galilée, ni Newton, ni les apôtres du Christ. L'homme complet ne se montre qu'au sommet de la civilisation.

Dieu a attaché la lumière à la société ; et cette lumière, elle se mesure à tous les degrés de civilisation. Suivant que cette société est plus ou moins large, notre esprit a plus ou moins d'étendue. Nous en développons tout juste pour la grandeur de notre bourgade. Voilà l'origine des petites passions qui désolent les petites villes, et aussi du peu de vue de nos députés à chaque renouvellement intégral de la chambre. Les nouveaux élus ne nous apportent, pour la plupart, que de grandes ambitions, ou les intérêts de leur village, des idées larges comme leur département. Que de degrés il leur faut parcourir avant de comprendre, je ne dis pas l'universalité, mais seulement la nationalité de leur

mission ! Paris leur semble un gouffre aussi longtemps qu'ils échappent à son influence pensante. Enfin ils cèdent à cette influence ; alors la palingénésie sociale s'opère : les idées picardes, angevines, normandes ou bretonnes, s'étendent à la patrie entière ; ils renaissent Français. Pendant quatorze ans j'ai observé de près ce phénomène, et j'ai bûni une forme de gouvernement qui, en forçant les esprits à s'étendre, doit nécessairement contribuer à leur moralité.

Toutefois ce n'est encore qu'un premier pas dans l'accomplissement de la loi sociale. A mesure que l'âme se développe, elle embrasse le globe et veut le soumettre à l'unité. Les anciens législateurs semblent avoir méconnu ce sentiment en lui donnant pour limites invariables l'amour de la patrie. Jésus-Christ seul songe à le diriger suivant le vœu de la nature : sans briser les législations parcellaires, il les comprend toutes dans la morale de sa législation universelle. C'est l'Évangile qui nous ouvre le monde en nous montrant partout des frères. Les limites d'un empire ne marquent que la fin d'un pouvoir, et non la fin de l'humanité. Ainsi la société commencée dans la famille s'accomplit dans le genre humain. Un Dieu dans le ciel, un peuple sur la terre ; voilà la véritable religion et la véritable sociabilité.

SENTIMENT DE LA DIVINITÉ,

SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN.

Ces deux lois imprimées dans notre âme comme

dans un temple sacré, sont la base du code entier de la nature. A toutes les violences théologiques elles substituent cet axiome : Aimez Dieu. A toutes les tyrannies sociales elles substituent cette loi : Aimez les hommes. Elles nous disent que c'est la volonté de Dieu que les hommes soient libres, que c'est sa volonté qu'ils soient heureux ; et, pour que cette volonté soit toujours présente, elles lui donnent les attraits d'une récompense et les séductions d'un sentiment. Toutes les langues humaines l'expriment en un seul mot : l'amour ! et tous les peuples de l'Évangile la résument en une seule maxime : Aimez Dieu et les hommes !

Voici donc le second article de notre code :

SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN.

CHAPITRE XV.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE ET DE L'HUMANITÉ. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie.
(BOSSUET.)

Il en apparaît quelque chose dans les plantes et dans les animaux. Les plantes ont leur géographie, et se dessinent sur le globe en zones variées, mais constantes. Les animaux ont leurs sites d'affection, leurs climats favoris : ils se partagent la terre, qu'ils enrichissent et qu'ils animent. Bien plus, nous les voyons s'attacher à la maison de l'homme, et s'en faire comme une patrie, où ils aiment à vivre et à mourir. Chaque printemps l'hirondelle revient, à travers les mers, au nid qui la vit éclore ; chaque soir l'âne, le cheval et le bœuf s'arrêtent à la porte de leur métairie, où les plus rudes travaux les attendent. La colombe fait cinq cents lieues en trois jours pour retrouver son colombier, et le chien fidèle brise la chaîne qui le retient loin de l'habitation de son maître, où il accourt plein de joie après plusieurs années d'absence.

Il est donc impossible de ne pas accorder aux animaux l'instinct des localités. Chez l'homme, cet instinct devient l'amour du pays. L'homme s'attache par habitude aux lieux qui l'ont vu naître ; il en aime tout, jusqu'aux pierres. Ce n'est qu'une ville dont les rues sales et les maisons obscures sont à peine habitables, ce n'est qu'un hameau toujours environné de neige et bâti sur un abîme, mais c'est le nid de notre enfance ; nous y avons respiré, nous y avons aimé, nous y avons été jeunes et heureux, comme l'oiseau sous les ailes de sa mère. Toutefois le charme attaché au pays natal est balancé dans la jeunesse par le besoin de voir et de connaître. Cette passion inquiète est encore une loi de la nature : il faut que l'homme parcoure le globe, il faut que les idées s'échangent et que les frères se rencontrent. Aussi l'instinct qui nous attache cède-t-il à la passion qui nous entraîne : le monde s'ouvre devant nous, et nos regards s'y perdent dans le spectacle imaginaire de ses délices et de ses fêtes.

Mais plus tard, lorsque, détrompés de nos illusions et battus des vents de l'adversité, nous cherchons un abri contre la tempête, le pays natal vient s'offrir à notre mémoire avec ses plus doux souvenirs. Nous nous y revoions parés d'innocence et de jeunesse au milieu d'une foule joyeuse, courant dans la prairie, ou sortant en tumulte de l'école témoin de nos premiers succès, ou seuls et rêveurs dans les sentiers de la montagne ; nous entendons la voix caressante de nos parents, nous pressons la main d'un ami, et tout couverts des blessures que le monde nous a

faites, nous nous sentons renaître au milieu de ces images gracieuses de nos premiers plaisirs.

L'amour de la patrie, c'est l'amour du pays natal, étendu à tous les hommes qui parlent la même langue et vivent sous la même loi ; c'est une fraternité plus large que celle de la famille, mais encore trop étroite pour notre âme. La preuve que l'amour de la patrie, tel que l'entendent nos législateurs, n'est qu'un sentiment mutilé, c'est que les conquêtes l'agrandissent : il est plus ou moins vaste, suivant le génie d'Alexandre ou de César. Maudissons les fureurs de la conquête ; mais, en les maudissant, gardons-nous d'en méconnaître les voies profondes et mystérieuses. Ce besoin d'étendre les limites de nos empires, de les porter jusqu'aux extrémités du monde, qu'est-ce autre chose que le besoin de faire de tous les peuples un peuple, de toutes les patries une patrie ? Nous exécutons sans le savoir cette grande loi de la nature, qui tend à nous faire embrasser le globe tout entier. L'erreur n'est pas dans la pensée, mais dans l'action : nous essayons avec les armes ce qui ne peut être accompli que par l'amour.

Ainsi l'instinct des localités, instinct purement animal, s'élève dans l'homme, par la double impulsion du beau et de l'infini, jusqu'à l'amour du genre humain. L'amour du genre humain, c'est l'amour de la patrie comme l'entendait Socrate, et comme le veut la loi de la nature : Dieu l'a placé dans notre âme pour triompher de toutes les haines nationales qui divisent les peuples, et de toutes les guerres fratricides qui outragent l'humanité.

CHAPITRE XVI.

SUITE DU MÊME SUJET.

LA LOI DE LA NATURE, C'EST L'AMOUR DE L'HUMANITÉ.

Interrogé sur sa patrie, Socrate répondit qu'il était citoyen du monde.
(PLUTARQUE.)

Naître sous tel degré de latitude, c'est naître Lapon ou Chinois, esclave ou citoyen, c'est recevoir par l'autorité de l'exemple les mœurs et les habitudes d'un peuple, ses opinions et ses superstitions.

Naître dans tel siècle, c'est naître avec l'idée dominante d'une époque ; c'est tuer des ilotes, brûler des hérétiques, mourir en terre sainte, ou combattre pour la liberté.

Cette influence des temps et des lieux pèse sur nous comme la fatalité. Un Indien meurt dans les eaux du Gange pour une idée qu'il aurait méprisée s'il était né en Europe. Avancez l'Espagne d'un siècle, et ce peuple, qui s'arme pour défendre l'inquisition, se soulèvera pour la détruire.

Que Buonaparte naisse à Londres, que Washington naisse à Paris ; qu'ils naissent un siècle plus tôt ou un siècle plus tard, et la direction de leur pensée

change, d'autres opinions leur font d'autres destins, et le monde civilisé prend une autre direction.

Ainsi nous recevons nos idées sociales, et quelquefois aussi nos idées morales, de notre pays et de notre époque.

Le cercle se rapetisse ou s'élargit, suivant la date du calendrier et les degrés du méridien.

Il faut sortir du cercle étroit où nous renferme notre naissance et nous replacer dans l'humanité. C'est là l'œuvre véritable de l'éducation maternelle ; et si la femme dans cette œuvre a contre elle toutes les forces de la société, elle a pour elle toutes les forces de la nature.

En effet, plus la société nous environne d'erreurs, plus la loi de la nature nous offre de moyens d'y échapper. Tandis que nous rétrécissons notre patrie, elle l'agrandit par nos désirs et par ses bienfaits répandus sur toute la surface du globe. Notre âme est toujours plus grande que nos affections et que nos ambitions ; et tant qu'elle n'embrasse pas la terre et le ciel, tant qu'elle ne se plonge pas dans l'infini, il lui reste un vide à remplir et des sentiments à éprouver.

Héraclite disait des philosophes de son temps : « Ils cherchent la vérité dans le petit monde et non dans le grand. »

Le petit monde, c'est ce qui nous environne et nous touche ; nos intérêts, nos passions, nos préjugés, notre famille, notre ville.

Le grand monde, c'est la terre et le ciel, les inté-

rêts de notre âme et les intérêts de l'humanité.

Il y a donc un moyen d'échapper à l'influence des temps et des lieux : c'est de chercher la vérité dans le grand monde, et de se faire, comme Socrate, citoyen de l'univers.

La loi morale de la nature, c'est l'amour de l'humanité.